

Le Déclin... à l'ère du cellulaire

Patrice Dubois et Alain Farah

Numéro 161 (4), 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/84082ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Dubois, P. & Farah, A. (2016). *Le Déclin... à l'ère du cellulaire*. *Jeu*, (161), 57–59.



Adapter au théâtre *Le Déclin de l'empire américain*, le film de Denys Arcand, en le transposant à notre époque, c'est le courageux projet de Patrice Dubois, metteur en scène et directeur artistique du Théâtre PÀP, et d'Alain Farah, auteur et universitaire.

Patrice Dubois et Alain Farah.
© Jean-François Brière

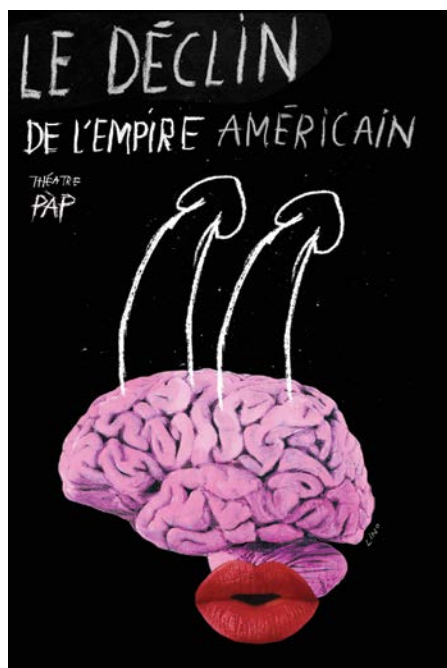
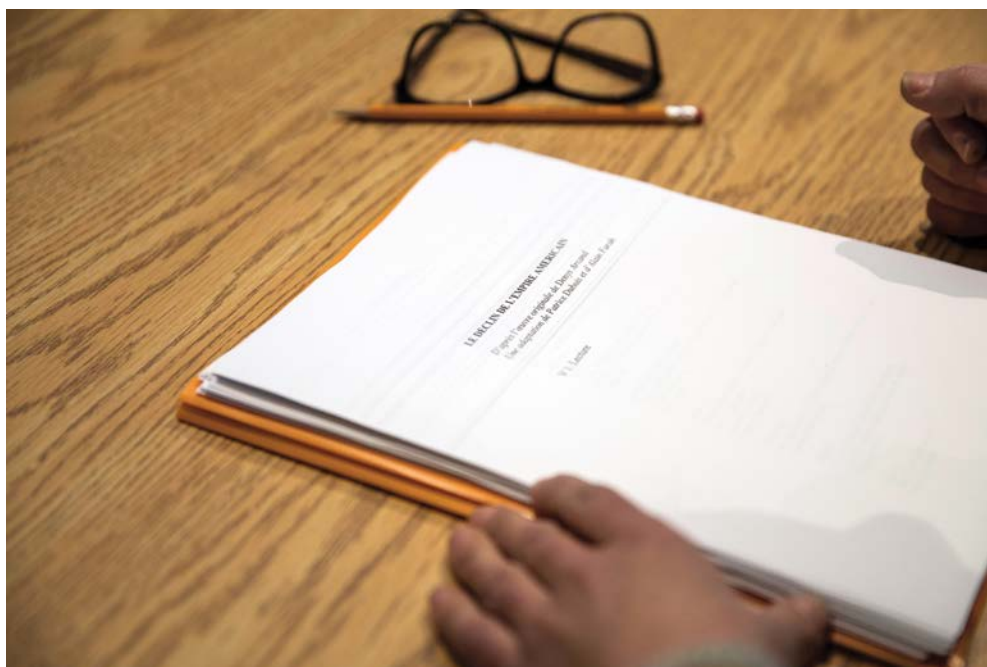
Le spectacle sera présenté à l'Espace GO à la fin du mois de février.

Le Déclin... à l'ère du cellulaire

Patrice Dubois et Alain Farah

Regarde-nous : nous sommes dans *Le Déclin...*,
avec nos conversations, nos aspirations
et nos 40 ans d'espérance.

– Patrice Dubois



Deux propositions d'affiche.
Graphisme et illustrations de Lino.

Travail de table de l'équipe de création du
Déclin de l'empire américain au Théâtre PAP,
avril 2016. © Jean-François Brière

**Se questionner sur « l’immortalité de l’âme des cafards »,
c’est une formule qu’utilise mon père, pour parler de l’énergie
qu’on dépense à tenter de résoudre des problèmes inutiles.**

– Alain Farah

ALAIN – Tu semblais surpris que je te rappelle très vite, lorsque tu m’as écrit, à la fin de l’été 2015, pour qu’on discute de ton idée de faire *Le Déclin...* au théâtre. Plusieurs mois de boulot viennent de passer, et je réalise que l’on ne s’est jamais posé la question du *pourquoi*. C’est une camarade qui m’avertissait, un peu à la blague, l’autre jour, qu’on nous poserait la question sans cesse: « Pourquoi reprendre sur scène un film toujours accessible, un film que tout le monde a vu ? » Alors, comme c’est toi qui m’as plongé dans cette aventure, je te renvoie la question: pourquoi, hein ?

PATRICE – Parce que l’histoire, parce que l’héritage de nos pères, parce que l’effritement social, parce qu’on couche encore avec nos professeurs. Parce que les antidépresseurs, parce que l’humour, parce que les courbes sinueuses qui mènent au cul, parce qu’on est à 10 minutes de la frontière, parce que je ne sais pas encore pour la fidélité. Parce que les mystères que voile la nuit sont clitoridiens, freudiens et terrorisants. Parce qu’en passant des tomates au tamis avec mes amis de l’élite, je me suis dit: « Regarde-nous: nous sommes dans *Le Déclin...*, avec nos conversations, nos aspirations et nos 40 ans d’espérance. »

ALAIN – J’ai cuisiné la tomate en groupe une seule fois. J’habitais la Petite-Patrie, ma fille venait de naître, nous étions quelques voisins à essayer tant bien que mal de mouliner à la main ce fruit qu’on prend pour un légume. Une voisine italienne, après avoir eu pitié de nous, m’a prêté un instrument électrique. À aucun moment, en ce jour de fin d’été où nous faisions des tomates, je me suis demandé *pourquoi* je faisais ça. Ça ne me gêne pas de comparer un après-midi de popote à une entreprise de création, au contraire. Je réalise, au fur et à mesure que mes années d’écriture s’accumulent, que la création est beaucoup moins une affaire de signification qu’une histoire de méthode.

PATRICE – Je suis d’accord. Au fond, on y répond par nos choix d’adaptation et notre « manière » de monter sur la scène. Pas par la théorie, mais par le geste.

ALAIN – Je préfère déplacer la question. Non pas pourquoi, mais comment fait-on les choses ? Pourquoi les fait-on comme ça ? Pourquoi commencer notre *Déclin...* par la scène du massage érotique ? Pourquoi mettre à mal la posture *décliniste* de Dominique en faisant écrire à notre Marie-Hélène un essai qui s’intitule *Après nous le déluge* ? Pourquoi remplacer le Caravage d’Arcand par la lumière étrange dans laquelle baigne le Lower Manhattan le 12 septembre 2001 ?

PATRICE – Par ailleurs, je crois qu’on est parfois englués dans notre désir de « créer du nouveau » et qu’on oublie de faire bénéficier le répertoire de notre « expérience de la création ». Le répertoire nous oblige à entrer en dialogue, à ne pas seulement s’en remettre à soi, mais à se mesurer, comme disait Louis Jouvet, « aux constantes de l’âme humaine ».

ALAIN – Se questionner sur « l’immortalité de l’âme des cafards », c’est une formule qu’utilise mon père, pour parler de l’énergie qu’on dépense à tenter de résoudre des problèmes inutiles. C’est beau, n’est-ce pas ? J’assume totalement l’inutilité de ce que je fais, surtout dans un monde comme le nôtre, où même les créateurs s’assujettissent aux diktats de la « mission artistique ». J’écris pour changer le monde, pas pour remplir des demandes de subventions ou cumuler des *per diem*.

PATRICE – Pour supporter le difficile et l’inutile, il y a le tour de l’île ! Je ne me souviens plus si on est déjà allés se promener ensemble pour parler d’art ou, mieux, de la vie ? Ça, c’est quelque chose que j’apprécie, arpenter des lieux pour penser des projets.

Se plonger dans la vie qui vibre, lever la tête et poser notre regard sur la société qui bouge autour et en dedans. Dans ce temps-là, tu peux te dire que tu ne sers à rien, affalé dans un après-midi à fabriquer des idées. Ne servir à rien, pour ultimement servir quelque chose ; un propos, une parole, une émotion.

ALAIN – Je relisais le *Baudelaire* de Walter Benjamin. L’oisiveté comme moyen de résistance. Cela dit, devant le scénario d’Arcand, je ne me suis pas senti oisif. Au contraire. On a remanié chaque scène, chaque réplique. Le plus beau commentaire qu’on pourra nous faire sera de dire qu’on a fait exactement *Le Déclin...*, mais avec des téléphones cellulaires ; ceux qui compareront les deux partitions constateront pourtant que tout a bougé. C’est le cadeau que tu m’as fait, dans un moment de ma pratique où je me dépatouillais avec un roman très intime qui évoque la perte de ma meilleure amie : pouvoir écrire à partir d’une fabuleuse matière première dramatique, Arcand étant un auteur classique (il se réclame d’Aristote, et je l’envie presque !), sans avoir à supporter le supplice du premier jet. •

Né à Montréal en 1979 de parents libanais d’Égypte, **Alain Farah** est auteur (*Quelque chose se détache du port*, *Matamore n° 29* et *Pourquoi Bologne*, tous publiés au Quartanier), professeur de littérature à l’Université McGill et chroniqueur à *Plus on est de fous, plus on lit !* sur ICI Radio-Canada Première.

Né à Jonquière en 1972 de parents saguenéens, **Patrice Dubois** est comédien, metteur en scène et auteur de théâtre. Il est le directeur artistique du Théâtre PÂP, une compagnie vouée aux écritures dramatiques qui occupe une place centrale dans le paysage théâtral québécois depuis 1978.